

Bernard De Backer
Rue des Champs Elysées, 28
1050 Bruxelles

André Ruwet
Imagine
Rue Basse Marcelle, 28
5000 Namur

Bruxelles, le 22 mars 2000

Chère Imagine,

Ce petit mot pour réagir à l'article de Jean-Marie Chauvier, « Les Russes veulent-ils la guerre ? », paru dans votre intéressant numéro de printemps.

L'objet de cet article, comme le titre l'indique, est de nous informer sur les relations entre les Russes et la guerre. Ceci concerne la guerre *en* Russie contre des citoyens russes et la guerre à l'extérieur de la Russie ou contre celle-ci. Les limites de l'interne et de l'externe sont évidemment variables, en fonction des époques et de la prise en considération de l'URSS et des « pays frères » comme entités de référence. Mais la photo au-dessus du titre, relative à la guerre en Tchétchénie, nous indique que les guerres internes sont bien au cœur du sujet.

Pour nous développer son propos, l'auteur résume, dans l'encadré vertical de l'article, un siècle de guerres auxquelles ont été mêlés les Russes. Cela commence par la barbarie des seigneurs, des paysans asservis et du tsarisme fossilisé, et cela se termine par celle de la fin de ce siècle en Tchétchénie, et qui, nous apprend l'auteur, « se rapporte à *notre* modernité » (je souligne). Mais l'auteur déborde un peu ce siècle funeste pour nous rappeler les guerres du XIXe siècle, qu'elles soient internes (révolte des serfs) ou - provisoirement - externes (conquêtes coloniales). On constate donc que la notion de « guerre » inclut les opérations de répression, de terreur à l'égard des populations du pays, que celles-ci se caractérisent par une appartenance nationale (peuples du Caucase) ou sociale (les serfs, les paysans). Il poursuit son évocation historique dans ce sens, en évoquant une série d'épisodes du tsarisme finissant, la première guerre suivie de la révolution et de la guerre civile. Puis, *en une demi phrase*, l'auteur évoque la « fonderie stalinienne » et la « broie du Goulag », pour passer aussitôt à l'invasion allemande et aux exterminations nazies, dont il donne le nombre de victimes. Ensuite, la guerre finie, nous entrons dans la « vie apaisante et stabilisée » des années 50 et 60.

On a le sentiment que quelque chose est passé à l'as, a été un peu « fondu », justement. L'effroyable régime de terreur et de répression qui se mit en place dès la Révolution d'Octobre et se termina avec la mort de Staline, occupe en tout et pour tout 15 mots sur les 200 que compte le « chapeau », sous la forme d'un évènement « métallurgique »,

sans lien avec ce qui précède, mais seulement avec *le nom même de Staline* (l'homme d'acier), suggéré ainsi comme cause unique du mal. Pas un mot sur l'identité et le nombre des victimes de la terreur, sur le pacte germano-soviétique (et la terrible épuration de l'Armée rouge en 1938, qui explique en grande partie l'enfoncement des troupes russes par Hitler), sur l'extermination de 6 millions de paysans ukrainiens par la famine, la déportation de peuples entiers dans des conditions effroyables, avant et après la seconde guerre mondiale : les Cosaques du Don, les Polonais, les Baltes, les Moldaves, les Allemands de la Volga, les Tatars de Crimées, les Ingouches, les Tchétchènes, les Karatchaïs, les Balkars, les Kalmouks... Ne s'agissait-il pas là de *guerres*, bien pires que celles menées par les tsars ? Et qui firent bien plus de victimes ? Et l'on ne parlera pas ici des déportations individuelles ou « de classe », de la pénalisation générale des rapports sociaux et de la militarisation d'une société tout entière.

Que nous enseigne donc l'article sur cette période ? Pas grand-chose, sinon qu'en 1936, comme en témoigne complaisamment une photo, les Soviétiques manifestent Place Rouge « leur solidarité avec l'Espagne victime du fascisme ». Et, comme le souligne avec nostalgie la légende : « Un internationalisme aujourd'hui passé de mode... ». Pas tout à fait : une photographie de la page suivante nous montre une « manifestation de communistes radicaux contre la première guerre en Tchétchénie ». Nous voilà rassurés, du moins en ce qui concerne la *première* guerre en Tchétchénie...

La suite de l'article nous apprend qu'après la deuxième guerre mondiale, les Soviétiques vécurent un demi-siècle de vie « apaisante et stabilisée » pendant lequel le pays « respire l'optimisme ». Cette même période d'après-guerre, faut-il le rappeler, est celle qui vit fleurir les fameux bardes de l'hiver russe, parmi lesquels Okoudjava et Vyssotsky. Pourquoi diable le même Vyssotsky chantait-il « la rage de vivre dans un monde où plus rien ne va pour vivre comme un homme droit » ? Pourquoi, dans cette paisible URSS de l'après-guerre, des dissidents se sont-ils levés, des bardes ont-ils fait circuler leurs chansons dans des cassettes auto-éditées (samizdats), des hommes ont-ils été psychiatisés pour avoir considéré la « patrie du socialisme » comme autre chose qu'un paradis sur terre ? Mais il est vrai, comme le rapporte l'auteur, que Boulat Okoudjava « fut tenu en suspicion mais jamais poursuivi »...

Tout n'allait donc pas si mal dans cette URSS d'après-guerre, après l'épisode sidérurgique du camarade Staline qui voulait fondre l'Homme Nouveau au moyen de la méthode de la coulée continue. Que s'est-il donc passé pour que cette société apaisée respirant l'optimisme connaisse un tel patatras ? C'est qu'ils étaient influençables, les Soviétiques. On avait beau brouiller les ondes, ils ne pouvaient s'empêcher d'écouter « Radio Liberté » et de « céder aux sirènes du Marché ». Le camarade Staline n'avait pas dû frapper assez fort. Il aurait fallu les clouer au mat comme Ulysse, pour qu'ils n'écoutent pas les sirènes. Mais voilà, le « message néolibéral » envahit le pays qui connaît une violence « inédite » (sic) dans les rapports sociaux, qui « érige la brutalisation des rapports humains en règle de la modernité postcommuniste » (on aurait aimé que l'auteur nous parle également de

la brutalisation des rapports humains sous le communisme). Et une « nouvelle génération ensauvagée a grandi, dans une société sinistrée » (on aurait aimé que l'auteur...), ce qui explique les dérives actuelles.

On ne fera évidemment pas ici l'éloge de la « grande braderie » et de l'écoeuvante déferlante de Macdo, de Rambo et de Marlboro au pays de Pouchkine, d'Isaac Babel et d'Okoudjava. Mais plutôt que d'incriminer le grand Satan néolibéral et ses violons magiques, on se demandera quelle étrange faiblesse interne peut expliquer une décomposition aussi rapide d'une société « en mouvement » qui, deux décennies plus tôt, « respirait l'optimisme et la sûreté de soi ». Là-dessus, l'article demeure plutôt muet.

Et l'on pourra se demander si ce second mutisme n'aurait pas quelque rapport avec le premier.

Bernard De Backer